

**Samedi 18 Juin 2016 - 23H00**

La nuit est épaisse, noire. Pas une étoile n'est visible dans ce ciel couvert. Seule la lune parvient à se montrer, partiellement, entre les bas nuages. La faible averse a cessé à l'instant, elle a été de courte durée. Ce fut ainsi toute la journée. Sur la route, la lumière des phares du cortège de voitures transperce la noirceur. On jurerait que l'espace entre chacun des sept véhicules est exactement le même, tous parfaitement alignés les uns aux autres. Le clignotant gauche de la première voiture s'allume. Elle quitte la route pour s'engouffrer dans le bois. Par mimétisme, les suivantes, chacune à leur tour, en font de même. La pluie, qui n'a cessé de tomber depuis quelques semaines, a détrempe le chemin de terre. L'herbe, et la flore d'une manière générale, a très largement profité. Le cortège a ralenti, roulant au pas. Le passage n'est pas large, la végétation effleure les rétroviseurs. Les voitures s'enfoncent dans la forêt, passant une première intersection, avant de bifurquer à droite à la suivante, rejoignant alors une allée plus large, plus compacte aussi, mais parsemée de nids-de-poule que l'eau a creusés. Chacun manœuvre comme il peut pour les éviter au maximum, rompant brièvement la parfaite cohésion du cortège. Brièvement, car après avoir quitté l'allée, pour emprunter un autre chemin de terre sur la gauche, les sept véhicules s'alignent à nouveau pour s'enfoncer un peu plus encore dans la forêt de plus en plus dense. Le chemin débouche sur un nouveau qui lui est perpendiculaire : impossible de filer tout droit. Les voilà arrivés à destination. Toutes les voitures se garent sur les bords du chemin, à l'exception d'une Kangoo blanche, qui elle se stoppe en plein milieu du passage. Les moteurs coupés, le calme règne dans la forêt. Même la faune est silencieuse. L'air est frais, la lune peine toujours à percer. Tout le monde descend de voiture. On n'y voit pas plus loin qu'à trois mètres. François et Sylvie, sa femme, sortent de leur Kangoo. Ils s'équipent de leurs lampes frontales et les allument. François tient son trousseau de clés dans une main et, dans l'autre, sa matraque télescopique, qu'il glisse dans son étui à sa ceinture. Sylvie, elle, porte sur une petite perche sa GoPro, sa caméra qui, depuis qu'elle lui a été offerte, la suit partout. Ils se dirigent vers l'arrière de leur voiture, jusqu'au centre de l'intersection où Alfred et David les attendent avec, en mains, leurs lampes frontales allumées. Les autres les rejoignent rapidement. Ceux qui ne s'étaient pas encore vus se saluent, tous échangent quelques mots. La météo, particulièrement exécration, est le sujet de discussion favori, et ce quel que soit l'âge, la raison sociale ou le sexe. Tout le monde en a « ras-le-bol de ce temps de merde ». Beaucoup redoutent d'avoir « un été pourri ». Les pieds dans la bouillasse, en bottes pour la plupart, tous les treize, à la lumière de leurs lampes, discutent là, au milieu des bois, comme si c'était tout à fait normal. Thomas reproche à Aline, sa femme, d'avoir oublié les leurs. Celle-ci dédramatise en soumettant l'idée d'utiliser son smartphone pour s'éclairer. Thomas concède que ça fera l'affaire. Tous les autres, à l'exception de Marie qui tient un phare à main, ont des lampes frontales. Aussi, quand François se dirige vers l'arrière de son utilitaire,

le reste du groupe forme spontanément un arc de cercle autour de lui, et toutes les lumières convergent vers les portes de la Kangoo blanche. Elles ne sont pas vitrées, elles sont pleines. Leur blanc, quelque peu souillé de boue, reflète cet afflux lumineux, et dans l'humidité de l'air ambiant, un halo se forme à l'arrière du véhicule. Tous sont impatients. Impatients que François ouvre ces portes. Ils ont attendu ce moment toute la journée. Vingt-quatre heures même. D'aucuns auraient voulu rater ça, tous conscients qu'ils vont vivre une soirée mémorable. Sylvie filme chacun d'entre eux, faisant comme un travelling en suivant l'arc de cercle formé par le groupe d'individus, tout en s'arrêtant quelques secondes sur chaque personne. Allant jusqu'à zoomer pour capter l'expression de leur visage. La caméra tourne depuis qu'elle est descendue de voiture. À présent, il est temps pour chacun de revêtir sa cagoule. Heureusement, ça, Aline ne l'a pas oublié. Une fois enfilée, elle ne laisse apparaître que leurs yeux et leur bouche. Pas de distinction, ils ont tous la même, noire comme la nuit. Ils équipent alors leur lampe frontale par-dessus. François, fin prêt, fait tourner son trousseau dans sa main gauche jusqu'à saisir la clé qu'il lui faut pour ouvrir l'arrière de sa voiture. Il se tient à présent devant les portes. Après avoir réglé l'inclinaison de sa frontale, de sa main droite, il sort sa matraque télescopique de son étui et, d'un vif coup de poignet, la déploie. François approche la clé de la serrure. Avec son avant-bras, il essuie son nez qui goutte. Il enfonce la clé, lève sa matraque en l'air, prête à s'abattre si cela s'avère nécessaire. Il n'a pas peur, mais il préfère se méfier. Il tourne la clé : ça remue à l'intérieur. François pose sa main sur la poignée de la porte, appuie, et ouvre rapidement, tout en faisant un pas en arrière pour prévenir un éventuel bondissement. Rien de tel ne se produit. Un bruit de fers qui s'entrechoquent émane de l'antré de la Kangoo. François, la matraque toujours en position, s'avance un peu, glisse sa main à l'intérieur du véhicule, et ouvre la deuxième porte. L'arrière de l'utilitaire est béant. La lumière, des lampes des treize comparses du soir, s'infiltré à l'intérieur, triomphant de la pénombre qui y régnait. François s'est légèrement décalé pour que tous puissent voir. Le groupe se rapproche un peu, leur curiosité attisée. L'attente prend fin. L'impatience, l'excitation et la nervosité engendrées ces dernières vingt-quatre heures vont enfin pouvoir être exorcisées.